

frappée de la vivacité que j'y mettais, de la perplexité que j'avais laissé voir, elle les avait écoutées avec le plus grand étonnement :

— D'où vient donc l'amour de M. Leroy pour Carillan ? me demanda-t-elle.

Cette question me jeta dans le plus grand embarras. Je ne voulais pas intéresser outre mesure Rose à mon ami, non plus que m'opposer à une sympathie entre eux, si elle devait naître. Dans l'état moral où Julien se trouvait alors, son indifférence pouvait briser le cœur d'une femme qui se prendrait à l'aimer. Les dispositions de ma sœur me semblaient telles que je commençai à redouter pour elle ce malheur. J'étais donc résolu à ne pas attirer davantage son intérêt sur Julien et à ne pas répondre, par exemple, à ce qu'elle me demandait. Elle renouvela sa question.

— Bah ! lui dis-je, un paysagiste...

— Eh ! Tu crains beaucoup qu'il prenne un croquis de Carillan ?.. Pourquoi l'en détourner ?.. Pourquoi tiens-tu tellement à ce que la voiture n'y passe pas ?..

— Les chemins sont horribles...

— Edouard, pourquoi me tromper ?.. Je veux tout savoir !

— Je t'en prie, n'insiste pas !

Rose me quitta brusquement.

Le soir, je me trouvais avec elle chez M. Laval et je lui disputais la conversation de Marguerite. Tout à coup, jetant un regard clair et ferme sur moi, comme pour m'expliquer son intention, Rose dit à M. Laval.

— Qu'est-ce que c'est que Carillan ?

Je me jetai au devant de la réponse du notaire et détournai la conversation ; mais ce stratagème, qui ne pouvait réussir qu'une fois, augmentait la curiosité de ma sœur. Je dus donc céder. M. Laval expliqua ce qu'il savait de Carillan et il en savait beaucoup trop.